

Patrick Blanc, 49 ans, botaniste, créateur de «murs végétaux», vient d'écrire un guide sur les forêts tropicales.



## L'exubérance verte

**D**errière une grille en métal, une première allée bétonnée entourée de verdure exubérante, puis un patio encadré de murs végétaux prolifiques, puis un troisième petit enclos regorgeant de toutes les plantes du monde: dataras, bananiers et bambous. Dans la maisonnette, des débordements de philodendrons et un aquarium; des bengalis volettent en liberté, quelques lézards de Madagascar au corps vert pomme acidulé rampent sur les étagères de livres... Et une grande affiche de l'actrice et chanteuse suédoise Zarah Leander au-dessus du bureau. Patrick Blanc habite à Créteil et on se demande comment, dans ce «jardin» de 100 m<sup>2</sup>, il a pu faire exploser une telle jungle. Ce botaniste de 49 ans, chemise à fleurs multicolore, observe ses orties non piquantes, coupe de champagne à la main. Cela fait déjà quelques années que l'on croise, aux fêtes de plantes de Courson ou à un vernissage à la Fondation Cartier, ce chercheur du CNRS, cet «homme aux cheveux verts» tel que le surnomme un voisin. Sa tignasse échevelée comme des brins d'herbe glamour semble aussi à l'aise dans un laboratoire de recherche que dans les raouts mondains, il aménage en ce moment un jardin-ruisseau pour le couturier Azzedine Alaïa. On l'identifie facilement, surtout depuis 1994, quand il a élevé son premier mur végétal au Festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire. «Je voulais faire la démonstration d'une double adaptation des plantes: sur un nouveau support, une plaque de PVC et du feutre, non biodégradable, pérenne et sans terre; et prouver que l'on pouvait y acclimater de nouvelles es-

èces.» Depuis, sa sculpture de verdure, chaque jour plus luxuriante à Chaumont, a fait du bruit dans le landernau des jardins. Le «mur végétal», d'abord testé chez lui avec des serpillières, est une «invention» qu'il a fait breveter dès 1988. Il a bâti depuis quelques autres murs avec succès, en diversifiant les plantations: à l'hôtel parisien Pershing Hall, le «plus grand», et très récemment dans la nouvelle boutique Girbaud. Le principe est toujours le même. Cet «écosystème artificiel» est inspiré des plantes qui s'accrochent aux roches ou aux troncs d'arbres dans l'univers sombre des sous-bois tropicaux. L'essentiel, c'est le doux débit de l'eau, distillé grâce à un système simple de tuyaux perforés. Et la verticalité. «L'homme évolue à l'horizontale, explique ce scientifique du macadam, il faut lui laisser son territoire pour évoluer en ville, mais planter les espaces verticaux délaissés. Et puis lutter contre cette absurde opposition entre ville et nature. J'aime les forêts de Thaïlande, mais je suis un citadin, et je réunis là mes deux obsessions.» Car il a beau être un fada de toutes nouvelles espèces non répertoriées, Patrick Blanc n'est pas né entre tiges et lianes asiatiques. Il a vu le jour à Issy-les-Moulineaux, et passé son enfance à Suresnes. Un père inspecteur général, une mère au foyer. Des parents avec qui il court entre les cascades du bois de Boulogne ou visite ses premières Floralies internationales. Mais c'est un aquarium qui le ferre, «j'étais d'abord très poisson», celui du médecin de famille, où il adorait aller en visite pour se régaler de poissons exotiques, «pas les rouges» et déjà se familiariser avec l'idée d'un petit écosystème. Mais Blanc n'était pas qu'un rat de jardin botanique. A 9 ans,

il assiste à un concert d'Edith Piaf à l'Olympia. Il est fasciné par sa voix et depuis, il «la» collectionne, tout comme il voue un culte à Zarah Leander. Très jeune, il sait «qu'il aime les garçons, sans en être perturbé». L'entame de longues études de sciences naturelles à Jussieu, qui le mèneront à sa thèse d'Etat en 1989, fait son premier périple fondateur de botaniste-voyageur, en 1972, «sous les tropiques de Thaïlande». A Paris, dans le même temps, il sort tous les soirs se balader, seul, dans la rue. De 1971 à 1974, il fréquente avec exaltation l'Alcazar. «Je vendais des poisons à la Samaritaine, les mercredis, et l'argent gagné, je le dépensais à l'Alcazar. Je n'étais pas un mondain, ni un grand dragueur. Je regardais. Pour le plaisir des spectacles, leur diversité de sexes, de couleurs, d'exubérance. Pas un hasard si mon ami, Pascal, est chanteur. C'est pour lui, quand nous nous sommes «mariés» il y a dix-sept ans, que j'ai teint mes cheveux en vert, un pacte d'espoir. Lui avait opté pour le bleu. Je reste un monomane bipolaire, entre les végétaux tropicaux et l'Alcazar fou, pour leur explosion d'inventivité commune.» Mais le scientifique revient sans cesse aux lotus en fleur, aux aracées, aux oreilles d'éléphants, à ses murs... «On me demande si je vais inventer autre chose qu'un mur. Mais ce n'est pas un gadget, il est évolutif, il sera enrichi encore très longtemps. Les hommes cultivent depuis 10000 ans à l'horizontale, moi, cela ne fait que vingt ans que je plante à la verticale. Je n'inventerai plus rien, je poursuis cette démarche. Mais surtout je travaille, au laboratoire de biologie végétale tropicale du CNRS-Muséum, j'enseigne, et je n'ai pas encore fait tout le tour de la planète tropicale.»

Car si ses murs rapportent prestige et visibilité à ce botaniste singulier, c'est son livre à paraître qui lui est aujourd'hui le plus cher. Ses 432 feuilles préférées auxquelles il ajoute la dernière planche: *Etre plante à l'ombre des forêts tropicales*. En 700 photos et tout autant de textes denses, Patrick Blanc milite à sa manière «pour la nature. Pour faire comprendre comment ces plantes des sous-bois tropicaux fonctionnent entre elles, sans nous, fragiles, sans compétition puisqu'elles sont rares au sol, avec seulement 1% de lumière. Elles se font inventives en fonction de l'eau, de la température, et changeantes selon les endroits. Il existe peu de documents sur ce milieu, mon livre sera un guide pour les écoturistes et les herboristes érudits. Je propose une balade très scientifique, en forêt, de bas en haut, jusqu'aux choux-fleurs de la canopée et j'offre mes outils pour décrire et comprendre ces architectures et ces plasticités incroyables.» Patrick Blanc défend la nature, sa diversité, mais pas forcément le brassage planétaire des plantes qui leur fait perdre leurs particularités endémiques. Il bouscule les écolos quand il prône les terrains non biodégradables en plastique pour y semer ses belles étrangères conquérantes sur fond de béton. Mais avec douceur, et sans faire vraiment le grand écart entre ses paillettes et ses pistils, très adapté à ses deux milieux d'élection. Au son de la voix de son compagnon chanteur, Pascal Héni, ce drôle de poisson-liane sourit, dans une quasi-obscurité protectrice, à un étonnant et rare bégonia bleu, où se reflète toute sa soif de légendes ●

«Les hommes cultivent depuis 10000 ans à l'horizontale, moi, cela ne fait que vingt ans que je plante à la verticale.»

ANNE-MARIE FEVRE  
photo MARIE BARLOIS

PATRICK  
BLANC  
EN 9 DATES

1953

Naissance  
à Issy-les-  
Mouli-  
neaux.

1965

S'initie  
à l'acqui-  
riophilie.

1971

Commence  
ses études  
de

sciences  
naturelles  
à Jussieu.

1972

Premier  
voyage  
botanique  
en

Thaïlande.

1989

Thèse  
d'Etat.  
Brevet  
du Mur  
végétal.

1994

Exposition  
du premier  
mur  
végétal à  
Chaumont-  
sur-Loire.

1999

Exposition  
«The  
Nature»  
à la  
fondation  
Cartier.

2001

Jardin  
de Méry-  
sur-Oise  
et hôtel  
Pershing  
Hall  
à Paris.

2002

Boutique  
Marithé et  
François  
Girbaud,  
Paris VIe.

«Etre  
plante  
à l'ombre  
des forêts  
tropicales»  
à paraître  
en octobre,  
chez  
Nathan.